

Karine Reyssset
Dans la maison d'été



Flammarion

Dans la maison d'été

DE LA MÊME AUTRICE

- L'Inattendue*, Éditions du Rouergue, 2003 ; Pocket, 2009.
En douce, Éditions du Rouergue, 2004 ; Pocket, 2006.
À ta place, Éditions de l'Olivier, 2006 ; Points, 2007.
Comme une mère, Éditions de l'Olivier, 2008 ; Points, 2009.
Les Yeux au ciel, Éditions de l'Olivier, 2011 ; Points, 2012.
L'Ombre de nous-mêmes, Flammarion, 2014 ; J'ai lu, 2016.
La Fille sur la photo, Flammarion, 2017 ; J'ai lu, 2018.
L'Étincelle, Flammarion, 2019 ; J'ai lu, 2020.
Trois mois et un jour, Flammarion, 2022 ; J'ai lu, 2024.

Karine Reyssset

Dans la maison d'été

roman

Flammarion

Pour l'écriture de ce roman,
l'autrice a bénéficié d'une bourse du Centre national du livre.

© Flammarion, 2024.
ISBN : 978-2-0804-3768-6

Pour Olivier, Juliette et Titouan

À Loïc et Renée Reysset

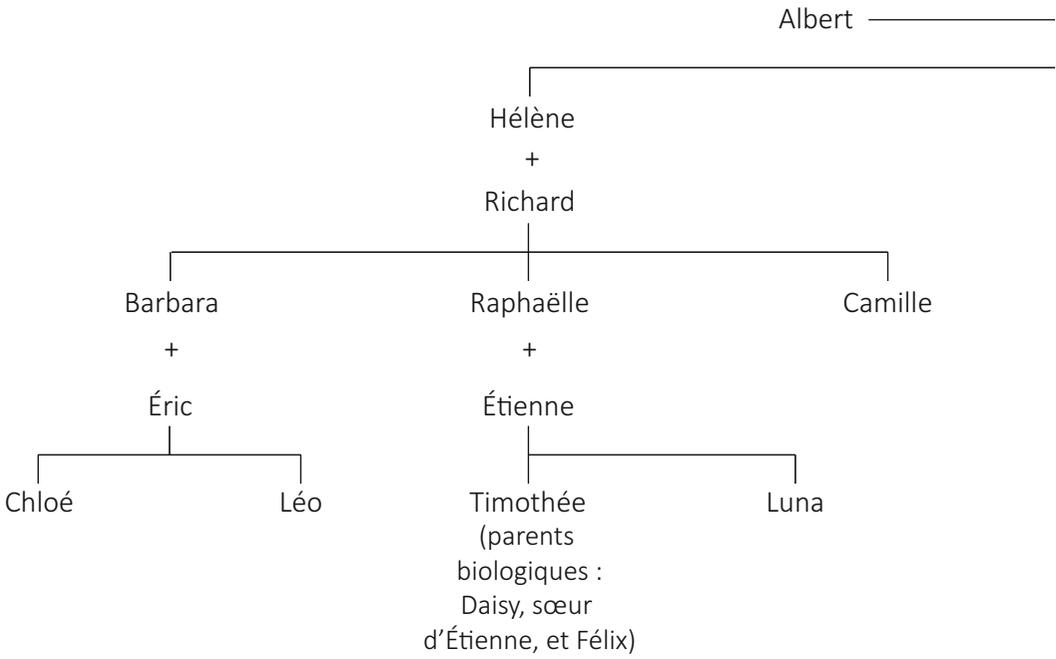
« La mer dans son regard
Elle sort
Simplement
Pour vérifier le monde. »

HÉLÈNE CADOU, *Retour à l'été*

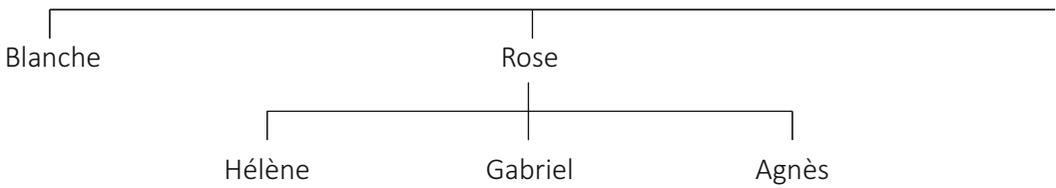
« Je ne m'habitue pas aux choses qui finissent. »

ARNAUD FLEURENT-DIDIER,
Ne sois pas trop exigeant

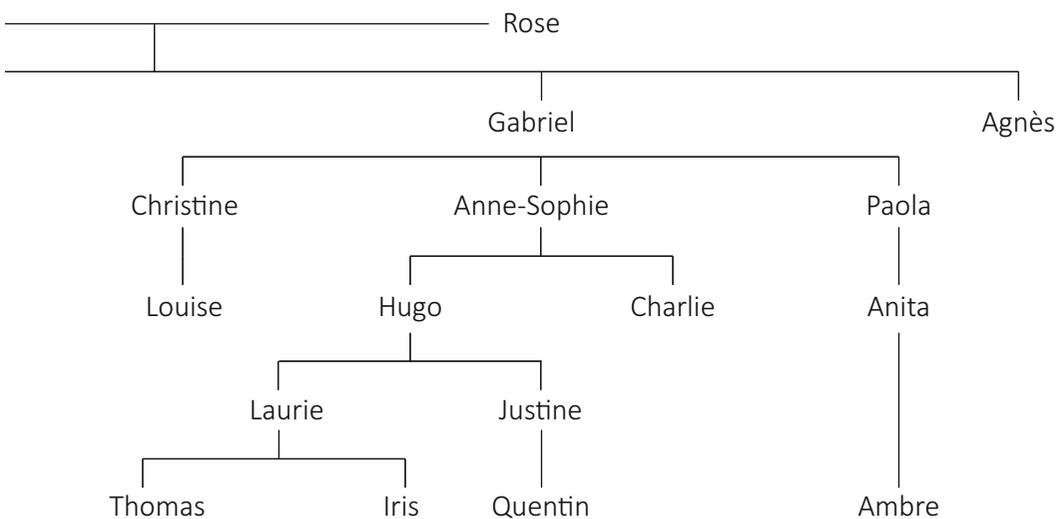
La famille



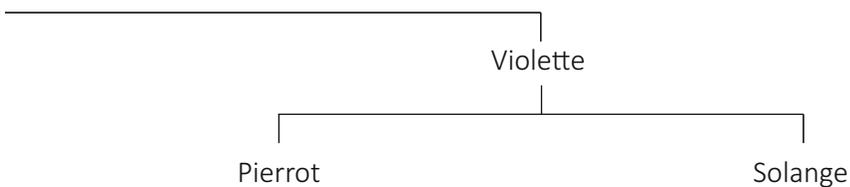
Rose, ses sœurs et leur



Reiss



descendance avant 1969



PROLOGUE

VOILÀ C'EST FINI

Barbara – Septembre 2022

Il pleut sans discontinuer. Je colle mon front à la vitre. La pelouse du jardin est imbibée d'eau. Sur le panneau « À vendre », un autocollant « Vendu » a été apposé.

Il pleut, et mes yeux demeurent secs. Ma tristesse est à l'intérieur.

Si je ferme les paupières, derrière le bruit de la pluie sur la verrière du bow-window, j'entends des rires d'enfants. Le mien, celui de ma sœur, ceux de mes cousins. Mais aussi ceux de Chloé et de Léo.

La maison d'été n'a pas survécu aux événements de ces trois dernières années : la mort de ma grand-mère, la crise sanitaire, tous ces confinements, cette période d'incertitude.

Depuis près d'un an, je suis venue dès que possible, au prétexte d'aider à trier, et j'ai déterré des trésors à la pelle. Je me suis replongée dans quarante ans d'histoire familiale, ai rouvert l'album de mes souvenirs comme autant de Polaroid aux couleurs miraculeusement conservées.

Dans *Anna Karénine*, Tolstoï a écrit « Les familles heureuses se ressemblent toutes ; mais chaque famille malheureuse l'est à sa façon. » Nous avons été une famille ordinaire traversée par un certain nombre de tragédies qui l'étaient moins. Nous avons fait front, tâchant de nous maintenir la tête hors de l'eau. Mais si les Reiss ont eu leur part de malheurs, nous avons aussi connu des jours de partage, d'épiphanie et de joie, touché du bout des doigts la grâce et le bonheur, d'une manière qui n'appartient qu'à nous. Enfin, je crois.

I

LES FANTÔMES

Barbara – Octobre 2021

Je descends du TER, traîne ma valise sur les pavés. Seul le bruit des roulettes brise le silence du village désert. Je coupe par le bois, déjà habillé pour l'automne. Le sol est parsemé de bogues de châtaignes et de marrons éclatés. Les goélands survolent les arbres, semblent s'appeler les uns les autres, s'abandonnent au plaisir de planer. Je longe la maison en lisière des cèdres. J'y ai vécu durant l'année scolaire 1980-1981. J'ai peu de souvenirs de ma rentrée à l'école primaire. J'avais une camarade de classe qui s'appelait Sandrine Lefébure, ou quelque chose comme ça. J'aimais beaucoup ma maîtresse, même si je ne sais plus trop bien pourquoi.

Dans mon dos, je sens le poids de mon sac. Il contient mes épreuves. Un éditeur assez confidentiel a accepté de faire paraître une version remaniée, moins universitaire, de ma thèse *Les Petits Fantômes*. Le sous-titre est plutôt austère : « Les enfants morts dans la littérature contemporaine ». Je l'ai actualisée cinq étés plus tôt, aux côtés de ma grand-mère qui déclinait sérieusement, j'y ai ajouté depuis un volet plus personnel. Hier, j'ai eu un échange téléphonique musclé avec mes parents à ce sujet. Ils n'approuvent pas mon projet, mon père le premier. Selon lui, j'ai déjà défendu ma thèse, je n'ai pas besoin de la publier, et encore moins de parler de Camille. Je n'ai pas réussi à exprimer ce que j'avais sur le cœur, mes mots ne sont pas parvenus à franchir le seuil de mes lèvres. Lui, si calme d'habitude, s'est

énervé. Ma mère, derrière lui, ne mouftait pas. « Et Héléne, qu'est-ce qu'elle en pense ? » ai-je fini par demander. (Cela fait plus de trente ans que j'appelle ma mère par son prénom, une sale habitude adoptée à l'adolescence dont je n'arrive pas à me débarrasser.) « Fais comme tu veux, Barbara », l'ai-je entendue soupirer d'une voix blanche. C'est à la fin de cette discussion qu'elle m'a abruptement annoncé qu'avec mon oncle Gabriel et ma tante Agnès ils envisageaient de se séparer des *Hortensias*. Un instant, j'ai cru m'évanouir. J'ai raccroché un peu brutalement, j'avais envie de vomir. J'ai réservé mon billet de train pour Le Pouliguen sur un coup de tête. Je n'aurais jamais imaginé qu'ils puissent vendre la maison d'été. Je suis naïve. Sa valeur a presque doublé avec la crise du Covid et l'exode d'une partie des Parisiens. La famille Reiss fera une bonne affaire.

C'est la première fois que je suis dans la station balnéaire sans ma grand-mère, ma tante ou mes cousins. Sans ma sœur. Sans Éric. Sans les enfants. Ma fille vient de fêter ses vingt et un ans, elle ne tardera pas à quitter le nid familial. Je me console avec mon garçon qui, à treize ans, se jette encore dans mes bras avec une telle vigueur que je manque de perdre l'équilibre. Le vent s'engouffre dans le passage d'Égrigny. Au bout, la mer luit, irisée. J'ignore si elle monte ou descend, n'ai pas consulté les horaires des marées. À cette saison, les algues ne sont pas ramassées et diffusent une puissante odeur de varech. Comme chaque année, dès la fin septembre, des dunes sont dressées autour du poste de secours. Un tracteur a tracé des ornières sur le sable. Les installations estivales se sont volatilisées : les deux clubs pour enfants, les cabines blanches, les auvents en toile rouge, la bibliothèque éphémère. Le restaurant de plage est fermé. Dans la baie, seul un bateau à moteur est sorti de l'étié. Au bord de l'eau, un corbeau fouille au milieu du goémon, en extrait des coquillages. J'en ramasse un à mon tour. Je les collectionne depuis que je suis enfant. Dorénavant, j'élabore de savantes compositions par strates de couleur dans des bocaux. Il y en a partout dans l'appartement. Éric a renoncé à s'y opposer. Il sait que j'entretiens un lien viscéral avec cet endroit. J'y ai vécu une seule année, mais quelle année ! Une

année qui a coupé ma vie en deux. Qui a provoqué l'exil de mes parents pendant si longtemps.

La mer avance, recouvre le sable peu à peu, le passage va se refermer. Il me faudra emprunter la route à l'arrière. Je ne vais pas m'aventurer, avec ma valise brinquebalante, sous les remparts qui abritent les villas. Je n'ai plus l'âge de m'amuser à ôter bottines et collants et risquer de tremper le bas de ma robe. Oh, je ne suis pas si pressée. En bordure de la plage, un café m'attend, avec ses transats roses et turquoise. Je m'y installe un moment, juste pour le plaisir de contempler le rivage. Le cafetier n'est pas très avenant, alors que l'été il nous sert des spritz et des accras en chantonnant. Il ne m'a pas demandé mon passe sanitaire. À Paris, c'est pourtant systématique. Je tends l'oreille et surprends une conversation entre trois jeunes gens, n'en perçois que des bribes :

— Et il peut parler deux heures avec quelqu'un.

— Même les morts ?

— Oui les morts, les vivants.

Qui serait capable d'un tel prodige ? Qu'est-ce que je vais m'imaginer ? Ils parlent vraisemblablement d'un film ou d'un roman.

Je ne suis pas revenue dans la station balnéaire depuis le décès de ma grand-mère en septembre 2019. Je ne m'en sentais pas capable. Peut-être craignais-je d'y rencontrer son fantôme ? Celle que nous appelions Mamirose était le noyau dur, le ciment des Reiss, et elle me manque tant. Depuis sa disparition, il n'y a pas eu de réunion familiale ici ou en région parisienne. Quelque chose s'est abîmé, altéré. Depuis que la branche principale de l'arbre a été sciée, la famille est bancale. Elle vacille, sans colonne vertébrale.

C'est à l'automne 1980 que Rose et Albert ont commis la folie de racheter la villa Belle Époque ayant appartenu à un grand-oncle cinquante ans plus tôt. Dès le début de l'hiver suivant, ils ont franchi la porte percée dans les remparts. Les déménageurs sont vite arrivés. Mon oncle et mes tantes les ont aidés, épaulés par mon père. Je me rappelle ma petite sœur Raphaëlle, notre cousin Hugo et moi-même jouant dans le jardin sous la surveillance de notre mère, enceinte jusqu'au cou. Je ne sais

plus si ma cousine Louise était là elle aussi – elle devait être chez sa mère, je ne la voyais pas si souvent. Sur les conseils de ma grand-mère, les déménageurs ont placé les meubles principaux, et les adultes ont réparti le reste : les lampes, les guéridons, les miroirs, les tableaux. Très vite, les pièces ont commencé à prendre vie au milieu de ce bazar organisé. Mon grand-père a branché sa platine dernier cri et Agnès, ma jeune tante, a mis de la musique, Supertramp de mémoire. Je me souviens d'avoir dansé au milieu des cartons éventrés. À l'époque, mon père venait d'être embauché à l'hôpital de Saint-Nazaire, il était spécialiste en chirurgie du cerveau et accomplissait des miracles chaque jour. Ma mère et lui avaient choisi cette station balnéaire à taille humaine pour installer leur famille qui s'appropriait à s'agrandir. Cela avait achevé de convaincre mes grands-parents d'établir leur résidence secondaire au Pouliguen. Mamirose souhaitait seconder sa fille aînée, qui risquait selon elle de s'y sentir esseulée. Cette apparence de bonheur aurait pu voler en éclats avec la disparition de mon petit frère à l'âge de sept jours, au lendemain de Noël de la même année. Malgré le drame, Rose et Albert ont vite trouvé un équilibre entre leur vie parisienne et leurs séjours à la villa, qui deviendrait un lieu de vacances pour toute la famille jusqu'à encore ces derniers mois. Quant à mes parents, ils ont fui les lieux et nous ont emmenées vivre à La Réunion dès la rentrée scolaire 1981.

Je reprends ma route. Non loin de la mairie, trois ouvriers vêtus de gilets jaunes s'activent. Je ne peux plus voir ces tenues de signalisation sans penser au mouvement social qui a agité la France pendant près de deux ans, avant que la crise sanitaire ne balaie tout sur son passage.

À cette saison, ils rénovent les chalets et les immeubles des années 1970, ravalent façades et pignons. J'appréhende ce court séjour. Je me suis toujours arrangée pour ne jamais me retrouver seule ici. Et encore moins sans chat ni enfant. Même un poisson rouge aurait fait l'affaire. Je ne sais pas comment je vais réussir à affronter cette nuit, il me faudra me faire violence. Et pourtant voilà que je fais demi-tour, retransverse l'étendue de sable dans l'autre sens en direction du port. Sur la promenade, la plupart des commerces sont fermés. Je poursuis jusqu'à la

boulangerie, m'installe au *Petit Zinc*, je vais tous les essayer. J'ai besoin d'un remontant. J'ai l'impression qu'un train m'est passé dessus – c'est ce qu'Éric m'a dit après chacune de ses opérations du dos à un an et demi d'intervalle.

Nous sommes vendredi soir. Les couples et les amis sont de sortie. Une demi-lune luit au-dessus du chenal, on en distingue les cratères. Les chaufferettes s'allument en même temps que les réverbères du port, éclairent mon verre de mojito d'une lumière orangée. Je ne peux plus reculer.

La mer a baissé. Je passe devant la grille de l'impasse débouchant sur le littoral, avec sa pancarte « Parc de Kursac passage interdit ». La famille en a perdu la clé depuis vingt ans. En revanche, je possède celle de la porte percée dans le rempart derrière lequel se cache la maison.

*

Contre toute attente, j'ai réussi à dormir sans trop de difficultés. Je me suis réveillée à plusieurs reprises, me suis replongée dans le sommeil. Par sécurité, j'ai fermé la porte de ma chambre, mais n'ai pas accroché les lourds volets en bois de la salle à manger. La présence des voisins de chaque côté m'a rassurée, même s'il s'agit de personnes âgées. Nerveuse, j'allume machinalement la télévision, l'éteins aussitôt. Je n'ai pas mis le nez dehors depuis le marché ce midi, où j'ai acheté des crevettes roses provenant de Madagascar, un pot de mayonnaise et du fromage. Hier soir, à mon arrivée, j'ai dîné d'une part de far breton et fini la bouteille de champagne rosé que ma tante Agnès a laissée après son départ précipité il y a une dizaine de jours. Qu'y a-t-il à fêter ? Rien. Je suis allergique à l'idée même de cuisiner et je vais encore me contenter de grignoter, sans oublier de boire. Ça, je n'oublie jamais.

Étant donné la météo, je ressortirai au dernier moment. Ce matin, je suis passée au cimetière. La lourde porte a crissé et grincé et couiné à mon passage. Les bidons en plastique suspendus à côté se sont cognés les uns aux autres. J'ai d'abord « salué » le « cousin Pierrot », ainsi que ma grand-mère. Et là j'ai explosé en sanglots. Je ne m'y attendais pas. Le chagrin est

encore vivace. J'ai caressé le marbre, embrassé les lettres gravées de son doux prénom du bout des doigts. En essuyant mes larmes, je me suis approchée des deux petites tombes au fond – la « tombe des bébés » et celle de mon petit frère – qui se trouvent à côté l'une de l'autre. Mamirose leur rendait souvent visite. Alors que je tâchais de me recueillir, traversée par des sentiments contradictoires, j'ai entendu puis vu la porte du local à outils s'ouvrir. Comme si quelqu'un m'épiait. Je me suis vite éloignée.

Mamirose « est » partout dans la villa à travers les voilages framboise aux fenêtres, ses assiettes scandinaves, les bibliothèques pleines à craquer de romans, son peignoir abricot dans la salle de bains, ses chaussures dorées dans le vestibule. Je n'ai pas réussi à pénétrer dans sa chambre. J'ai juste entrouvert la porte et l'ai refermée, son odeur fleurie et légèrement musquée m'est parvenue aussitôt. C'était trop fort, trop brutal. Ma grand-mère a été comme une deuxième maman. Quand j'avais un coup de cafard, invariablement je l'appelais, et elle avait toujours du temps pour me répondre. On parlait de tout et de rien, ou au contraire on restait concentrées sur les difficultés que je rencontrais, et elle m'aidait à les décrypter, jusqu'à ce que je m'aperçoive que comme toujours je m'étais fait une montagne d'un rien. Elle adorait Éric, mais elle savait que la vie n'était pas toujours un long fleuve tranquille à ses côtés, qu'il fallait faire avec ses tourments, ses hauts et ses bas. Tel père, telle fille. J'en ai bavé avec Chloé ces deux dernières années, et plus d'une fois je me suis retenue de lui demander conseil. Je ne me suis pas encore résolue à supprimer son numéro dans mes contacts... Auprès d'elle, je me suis toujours sentie en sécurité. Je me souviens aussi avec tendresse de mon grand-père, parti depuis plus de vingt ans. Son absence est d'autant plus criante depuis qu'elle n'est plus là. J'avais vingt-cinq ans quand il est mort. J'essayais déjà d'avoir un enfant, j'étais si pressée. Je n'ai pas voulu voir qu'il était très malade. J'étais dans le déni.

Je rassemble mes effets personnels, et notamment mes épreuves. J'ai fini de les relire tout à l'heure entre un bain de soleil devant les remparts et un dernier coup de balai. Tandis que j'étais

dans ma chambre, concentrée sur mon travail, j'ai cru entendre des voix en bas, j'ai cru entendre quelqu'un crier mon nom. Mon imagination a dû me jouer des tours une fois de plus. Plus tard, il m'a même semblé que quelqu'un tentait d'ouvrir la porte. Il est temps que je reparte. J'ai appelé ma cousine Anita, elle m'attend à Nantes pour le dîner. La prochaine fois, je resterai plus longuement.

Je repasse par le bois, traînant ma valise, plus chargée qu'à mon arrivée, j'ai embarqué quelques bouquins qui m'ont servi pour ma thèse. Les lieux gardent-ils une trace de ce qui y a été vécu ? Est-ce qu'ils sont marqués par les événements qui y ont eu lieu ? Je ne crois pas. Ils sont inchangés, intacts. Par exemple, ce matin, sur cette butte à l'écart, j'ai surpris une altercation entre une femme et une adolescente – une mère et sa fille ? une tante et sa nièce ? L'air était chargé d'électricité. De la violence à demi contenue, prête à déborder, à éclater, semblant pouvoir dégénérer à tout instant. Prenant sur moi, je les ai interpellées, leur demandant si tout allait bien, et puis je me suis tirée. Sept heures plus tard, nulle trace de l'échange musclé féminin, seulement les oiseaux, le vent dans les feuilles des arbres, régulièrement l'une d'elles choit sans un bruit et rejoint le tapis. Et puis j'entends, plus que je ne le vois, le ploc des marrons au sol, tombant des marronniers qui roussissent.

J'arrive à la gare bien trop en avance, m'installe sur le banc de l'unique quai. Mon sac à dos est plus lourd qu'à l'aller. Aujourd'hui j'ai commencé à farfouiller dans le grenier, y ai retrouvé bien caché le journal intime que je tenais épisodiquement ainsi que des courriers que j'ai envoyés à mes grands-parents durant ma prime jeunesse, dont deux cartes postales datant d'août et de novembre 1980. La première est adressée à Rose et Albert Reiss au 46 rue des Ornes à Gif-sur-Yvette. Ce n'est pas moi qui ai inscrit leurs coordonnées, mais mon père avec ses gribouillis de médecin. L'image représente le carrousel du Pouliguen. On y aperçoit aussi le monument aux morts et le bassin où mon cousin Hugo faisait naviguer ses voiliers et sous-marins téléguidés. Petite, je choisissais toujours les chevaux de bois qui s'élevaient et redescendaient sans fin. Au dos du

manège pastel, mon écriture est encore hésitante et il y a pas mal de fautes et de ratures.

Mamirose, Papibleu,

Maman m'a acheté un beau cartable rouge pour le CP avec vos ~~soix~~ sous. Merci beaucoup ! J'adore notre vie à la mer. Je me ~~beigne~~ baigne tous les jours. Papa dit que « c'est la belle vie », même si lui il n'a jamais le tant parce qu'il opère des gens dans leurs têtes, et en plus il trouve la mer ~~glassée~~ glacée. Notre nouvelle maison ressemble à un bateau dans les bois. Raphaëlle et moi, on a la même chambre et des lits jumeaux. Le bébé aura une pièce pour lui tout seul. Pour l'instant c'est le bureau de couture de Maman. J'espère que ce sera un garçon, comme j'ai déjà une sœur.

J'ai hâte de vous voir !

Barbara, 6 ans et demi

En les relisant une nouvelle fois, j'ai le sentiment que ces quelques lignes ont été écrites par une étrangère. J'ai du mal à me rappeler ma petite enfance, celle d'avant Camille. Je ne suis jamais restée longtemps au même endroit avec nos déménagements successifs, et mes premières réminiscences remontent à la naissance de ma sœur Raphaëlle, alors que je n'avais que trois ans et quelques. Mon univers de fillette se réduisait à ma famille au sens large, incluant mes grands-parents des deux côtés, mon oncle Gabriel et mes tantes Agnès et Anne-Sophie, ma cousine Louise et surtout Hugo. Il me semble que j'étais heureuse, du moins j'en ai l'air sur les clichés qui me représentent entre un an et sept ans moins un mois. Sur les films, dans les albums, je souris tout le temps. Après... je l'ai été plus partiellement. J'ai très mal vécu notre départ pour La Réunion avant mon entrée en CE1. Une grande partie de mes bons souvenirs sont liés à la maison d'été, même si elle a été le théâtre ou du moins le réceptacle d'un certain nombre d'événements plus ou moins marquants, saillants, voire dramatiques.

À part ma mère et mon grand-père Albert, nous ne sommes pas des taiseux chez les Reiss. En général, nous finissons toujours par exprimer ce que nous avons sur le cœur. Il n'y a pas

à ma connaissance de loup caché sous le tapis, mais s'il existe des secrets, je me charge de les découvrir. Quand j'étais enfant, j'adorais jouer les inspecteurs de police, et mener des enquêtes fictives. Plus tard, dans la vraie vie, j'ai bombardé les gens de questions. Mes parents pourraient en témoigner, je les ai souvent enquiquinés. Ma grand-mère répondait plus volontiers à mes interrogations plus ou moins existentielles, beaucoup tournaient autour de mon petit frère que je n'ai pour ainsi dire pas connu.

Sur la deuxième carte postale, l'illustration, signée Sarah Kay, représente une fille qui porte un jean à pattes d'eph' et un fichu à pois violets. Elle tient un chiot dans les bras ; à ses pieds chaussés de sabots grouille une portée de poussins échappés d'un panier en osier. Mes lettres rondes sont plus affirmées. L'adresse a changé. Entre-temps, mes grands-parents ont élu domicile à Paris.

Mamirose et Papibleu,

Papa m'a remontré la maison d'été. Ils sont en train de la réparer. J'ai vérifié que les ouvriers ne faisaient pas de bêtises. Ils n'en font pas d'après lui.

Le ventre de Maman a drôlement grossi. On peut sentir le bébé quand on pose la main dessus.

J'aide à mettre la table, je range mes affaires et j'essaie de ne pas trop crier. Raphaëlle, elle, elle ne fait rien de tout ça.

Revenez vite !

Barbara, 6 ans et neuf mois

Cette fois, dans l'espace réservé à l'adresse, je reconnais l'écriture de professeure de ma mère. Même si je savais déjà lire, en rentrant au CP, elle avait dû m'aider à les rédiger. Elle non plus n'a pas séjourné ici depuis la mort de Rose. Mais déjà, avant ça, elle venait le moins possible dans la région. Elle me paraît moteur dans cette décision de vendre *Les Hortensias*. Et pour cela, et tant d'autres choses encore, je lui en veux. Depuis quand ne l'ai-je pas appelée Maman ? Depuis quand ne m'a-t-elle pas dit qu'elle m'aimait ?

OÙ AVAIS-TU LA TÊTE ?

Rose (60 ans) – 25 septembre 1980

Rose sortit de l'agence immobilière. Un instant, la tête lui tourna. Elle prit place dans un des cafés alignés en face de la halle du marché. C'était un tel plaisir d'acheter des produits frais, et surtout du poisson et des fruits de mer. Elle commanda un verre de blanc ainsi qu'une douzaine d'huîtres pour fêter la remise des clés. Elle repensa aux deux derniers mois écoulés. Les événements s'étaient succédé à une vitesse folle. Début juillet, elle était venue prêter main-forte à Hélène, sa fille aînée, qui emménageait dans le bourg, mais elle avait vite constaté qu'elle la gênait plus qu'autre chose. En se promenant le long des villas en direction de la pointe de Penchâteau, elle avait remarqué que *Les Hortensias* étaient en mauvais état, et à vendre. Elle y avait passé plusieurs étés à la fin des années vingt. Il n'y avait rien de plus à expliquer. Encore aujourd'hui, la bâtisse la faisait rêver avec ses tourelles, ses frises de céramiques et ses faïences. La vierge et son enfant dans l'alcôve. Ses ferronneries, ses crénelles. Son bow-window vert d'eau et sa terrasse donnant sur la baie de La Baule. Sa porte en bois percée dans les remparts de pierre. Elle avait presque sa plage privative, sans trop de rochers pour s'égratigner les pieds. Depuis ses fenêtres, on avait vue sur la pointe du Pornichet. Le jardin se trouvait à l'arrière. Le cœur battant la chamade, Rose avait couru jusqu'à l'agence immobilière. L'après-midi, elle la visitait. Le lendemain, elle signait la promesse de vente en contrefaisant l'écriture de

son mari. Elle avait mis Albert au pied du mur. C'était de la folie, tout l'héritage de ses parents et leurs économies y étaient passées. Le destin lui avait fait de l'œil deux mois après leur mort tragique dans un accident de voiture.

Rose sortit le bloc de papier à lettres et la jolie carte postale représentant la promenade du port dans les années trente qu'elle venait d'acheter. Elle dévissa son stylo-plume et vérifia qu'elle avait assez d'encre. Violette, forcément.

Sœurette, ma Violette,

J'espère que tu te portes mieux, en dépit de ce que notre cousine a pu me raconter. Dès que tu te seras remise, nous t'emmènerons dans notre nouvelle maison. J'ai beau avoir les clés depuis ce matin, je dois me pincer pour ne pas croire que j'ai rêvé. Tu étais plus petite que moi, c'est sûr, toutefois tu ne peux pas avoir oublié. Nous y avons passé plusieurs étés avant la crise de 1929. Je suis surexcitée. J'ai l'impression d'avoir quinze ans. Nous avons trouvé des artisans qui nous font un bon prix. Je ne vais pas t'ennuyer avec les détails, mais ça va être superbe. Les fondations sont bonnes. Le revêtement extérieur est en mauvais état, on va l'enduire de chaux. Nous repeignons tout l'intérieur. C'est un nid à poussières, tous ces papiers peints.

Ton grand garçon est passé en coup de vent. Pierrot avait une forme du tonnerre. Il est reparti avec notre Agnès en Grèce. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Il a l'air de bien se tenir pour le moment. Ne t'inquiète pas, on veille sur lui. Tu dois te concentrer sur ton rétablissement. Je pense beaucoup à toi. Je suis allée sur la tombe de notre sœur et de ton petit ange, je lui ai donné un coup de rafraîchissement. Je vais pouvoir veiller sur elles maintenant. Tu n'aimes pas que je parle de ça, mais tu sais, Violette, si on leur ferme la porte, les fantômes reviennent au galop par la fenêtre ou la cheminée. Il nous faut apprendre à vivre avec ou plutôt sans – je n'ai pas dit accepter l'absence, je ne m'y résoudrai jamais. Papa et Maman m'accompagnent beaucoup en ce moment à leur manière invisible. Notre relation est presque plus paisible que du temps de leur vivant.

Tu ne dois pas être ravie ravie d'être enfermée – je comprendrais que tu sois en colère contre moi, mais qu'aurais-tu fait à ma place ? D'après la plaquette de la clinique, le parc est

magnifique. Dès que les visites seront autorisées, je viendrai, même si je vais être occupée avec le double déménagement. Eh oui, je ne te l'ai pas dit pour ne pas encore plus te perturber, mais nous sommes en train de vendre la maison de Gif-sur-Yvette. Nous allons louer un appartement près de chez Gabriel, à République. Agnès logera dans la chambre de bonne à l'étage du dessus, enfin quand elle sera là. Elle a la bougeotte comme son cousin.

Mon fils est très occupé depuis qu'il est devenu associé d'Albert. La société va changer de nom : Paysages et Jardins, Reiss & Fils. Chic, n'est-il pas ? En dépit de ses nombreuses qualités, mon mari est un piètre négociateur. Au contraire, Gabriel est doué avec les chiffres. Depuis qu'il est petit, il veut gagner de l'argent pour m'emmener en voyage... J'attends toujours... Son emploi du temps est très chargé, surtout qu'avec les concerts de sa chère et tendre Anne-Sophie, il doit souvent s'occuper de ce petit sacripant de Hugo. Il a plus d'un tour dans son sac, celui-là, mais il fera des ravages plus tard.

Avec tout ça, je ne crois pas t'avoir annoncé que mon Hélène attendait son troisième enfant. Ce sera pour janvier prochain. Ça a achevé de me décider pour la maison. Ils ont emménagé en lisière du bois, en attendant de trouver mieux. Ils sont un peu à l'étroit et le rez-de-chaussée n'est pas assez lumineux à son goût. Ils chercheront à acheter ailleurs si mon gendre renouvelle son contrat à l'hôpital de Saint-Nazaire.

L'autre jour, Barbara m'a demandé de tes nouvelles. Elle paraissait inquiète. À cet âge-là, les oreilles des enfants traînent toujours. Je l'ai rassurée. Quelle idée, sœur chérie, de nous flanquer une telle frayeur ? Où avais-tu la tête ? Je sais combien tu as eu des chagrins dans ta vie et que le décès brutal des parents t'a mise par terre, sans compter ce goujat qui t'a plaquée de façon fort peu élégante, il a bien choisi son moment ! (Je t'avais dit de te méfier des hommes mariés, ils ne sont pas fiables, peuvent nous larguer en un claquement de doigts.)

Tu comprends, Violette, cette maison, c'est ma façon à moi d'avancer, de faire le deuil de Papa et de Maman. Je suis bien prolix aujourd'hui. J'avoue que j'aurais préféré te téléphoner. Mais je me dois de respecter le protocole.

Tous ces enfants qui naissent, ça amène beaucoup de bonheur. J'espère qu'un jour tu auras la joie d'être grand-mère, je

ne pensais pas que cela me rendrait aussi heureuse, même si je dois encore progresser en la matière. Albert était déjà un grand-père formidable, et il regorge d'idées enthousiasmantes, il veut passer son permis bateau. J'ai eu le malheur de lui rappeler qu'il ne savait pas nager. Il a été un poil vexé, tu le connais. Contrairement à nous, Albert n'a jamais eu la chance d'aller à la mer lorsqu'il était gamin. En compagnie de ma belle-mère, paix à son âme, il passait de longs séjours à La Bourboule pour son asthme. Quoi qu'il en soit, il est en pleine forme. Ce projet nous rajeunit. Nous sommes toujours aussi amoureux. J'ai été folle de risquer de perdre un mari pareil avec mon aventure avec un romancier à la noix. Que veux-tu ? Heureusement que je suis revenue à la raison. À toi, je peux tout confier, si cela devait se reproduire je tiendrais ma langue, mais je n'ai guère eu le choix. Albert a découvert le pot aux roses en tombant sur notre correspondance. Sa réaction m'a vraiment étonnée. Je crois qu'il a eu très peur. Je n'ai plus de contacts avec Jean, cela va de soi. De toute façon il s'est avéré très décevant à la mort des parents. Les écrivains, même ceux qui se revendiquent humanistes, sont décidément bien nombrilistes. Évidemment, nous n'avons rien dit aux enfants, ne va pas leur raconter quoi que ce soit. Il n'y a qu'Agnès qui a dû se douter de quelque chose. C'est la plus sensible des trois, même si ton fils la bat à plate couture.

Bon, je vais te laisser et retourner à mes devis. Il y a beaucoup de travail mais ça va être sensationnel. On va être heureux ici, et toi aussi, Violette, tu le seras, je te le promets. Repose-toi bien et écoute les médecins.

Ta sœur qui t'aime

Rose glissa la lettre dans l'enveloppe. Elle irait la poster avant d'aller chercher ses petites-filles à l'école. Elle avait encouragé Hélène à s'accorder une journée de shopping à Saint-Nazaire. Elle aurait voulu que le temps s'accélère pour pouvoir profiter de leur résidence secondaire. La villa des *Hortensias* lui rappelait tant de souvenirs, et avec Albert à ses côtés ils allaient s'en construire une multitude de nouveaux. Il lui tardait d'organiser des fêtes de famille, de réunir toute sa tribu, d'accueillir ses petits-enfants en vacances.

Au début du siècle précédent, son oncle avait acheté la maison bâtie en 1860. Il avait dû la revendre en 1932. La Grande Dépression l'avait ruiné. Il avait tenté le tout pour le tout et avait perdu *Les Hortensias* au jeu. À l'inverse de Violette, Rose se remémorait la promenade du port, les femmes et leurs belles tenues, leurs costumes de bain qui ressemblaient à des robes, les pommes d'amour et les gaufres. Elle n'était pas nostalgique de l'enfance. Elle avait préféré, et de loin, sa vie de jeune adulte lorsqu'elle avait commencé à être maîtresse de sa destinée. Son mariage avec Albert était ce qui lui était arrivé de mieux. Elle y avait trouvé beaucoup de liberté. Peut-être en avait-elle abusé. Quand elle était petite, ses parents lui apparaissaient déjà si vieux et pas très drôles. Soudain, Rose ressentit un frisson désagréable. Sa sœur était l'une des personnes qu'elle aimait le plus au monde. Elle lui avait écrit qu'elle ne devait pas s'inquiéter pour Pierrot, néanmoins elle le faisait pour deux. Avec Albert, ils devaient le surveiller comme l'huile sur le feu. Ils n'auraient peut-être pas dû le laisser partir avec leur cadette. Elle soupira. Il fallait bien que jeunesse se passe.

Elle reprit sa lettre :

PS : Ton garçon est risque-tout. Il doit tenir ça de toi. Tu as toujours été tellement intrépide. Il faut que tu ailles puiser cette pulsion de vie en toi.

Depuis son enfance, Rose était revenue dans le coin à deux reprises. Une première fois, juste après la guerre, à son retour d'Angleterre, pour son voyage de noces. Elle n'aurait jamais imaginé que le front de mer baulois puisse être ravagé à ce point. La ville avait payé un lourd tribut. La maison où elle avait vécu avec ses parents pendant ses trois premières années avait été pulvérisée. Elle se souvenait vaguement d'une bâtisse étroite et mal chauffée où le sable s'engouffrait sans cesse. C'était dans ce pavillon venteux que sa sœur Blanche était née, puis morte deux mois plus tard dans son sommeil. À cette époque, les femmes accouchaient souvent à domicile. Rose avait vu le jour un an plus tard à l'hôpital de Saint-Nazaire, celui-là même où travaillait son gendre depuis l'été précédent. En 1946,

elle avait eu peur de ne trouver que des ruines derrière les remparts. La villa Belle Époque était debout, sous des échelles de chantier.

Au début des années soixante, elle avait accompagné Albert à une convention de paysagistes. Ils avaient séjourné en famille dans l'un des grands hôtels de La Baule, près du nouveau casino. Elle avait emmené Gabriel, Hélène et Agnès passer l'après-midi sur la promenade du Pouliguen. Ils avaient mangé des glaces, étaient montés sur les chevaux du carrousel, avant de marcher le long du rivage. Des enfants jouaient sur la terrasse nouvellement aménagée des *Hortensias*, dotée désormais de larges portes-fenêtres au rez-de-chaussée. Elle avait sonné, demandé si elle pouvait jeter un œil, cette villa était dans sa famille autrefois. La jeune fille au pair, à moins que ce ne fût la bonne, lui avait défendu l'entrée. Rose était repartie frustrée. Entre ces deux visites dans le pays de Guérande, les immeubles avaient poussé de l'autre côté de l'étier. Mais le village, lui, n'avait pas beaucoup changé.

Avant de repartir, Rose rajouta à la fin de son courrier :

PS 2 : Ma Violette, je t'aime. Prends soin de toi, je t'en supplie. J'ai déjà perdu Papa et Maman, je ne peux pas te perdre, je n'ai qu'une sœur.

UNE NOUVELLE VIE AU BORD DE LA MER

Hélène (30 ans) – 15 septembre 1980

Hélène descendit du train, chargée de paquets. Elle avait juste le temps de rapporter ses emplettes à la maison, avant d'aller chercher les filles. Elle avait chargé sa mère de s'occuper d'elles. Puisqu'elle était rentrée, elle pourrait prendre le relais. Elle avait trouvé des collants et une jupe-culotte pour son aînée, qui ne jurait que par le violet. Raphaëlle, quant à elle, portait les vêtements de sa sœur, même si elle détestait les robes et les pulls qui grattaient. Hélène n'avait pu s'empêcher d'acheter une gigo-teuse bleue. Elle n'avait jamais été aussi heureuse, et ne le serait jamais autant après. Elle aurait seulement des bouffées de joie, des instants de bien-être ou des moments d'abandon. Elle l'igno-rait, mais tout ce qui avait pu la contrarier dans son existence serait balayé dans quelques mois. Pour l'heure, elle toucha son ventre qui gonflait de semaine en semaine. Par superstition, elle n'avait pas encore aménagé la chambre du bébé. Ils étaient arrivés début juillet dans la station balnéaire. Elle s'était acclimatée au bruit du vent permanent dans les arbres. À l'école, ils avaient accepté d'inscrire Raphaëlle en maternelle. Même si elle n'était pas entièrement propre, elle était débrouillarde et apprenait vite. Hélène entendait souvent ses filles parler entre elles de l'enfant à venir. Avec Richard, ils avaient déjà choisi le prénom. Camille. Ça marchait pour les deux sexes. Elle n'avait pas de préférence.

Régulièrement, elle marchait le long de la pointe et s'arrêtait devant la villa que ses parents venaient de racheter sur un coup

de tête. Elle était soulagée, même si elle n'en avait rien montré. Elle savait qu'elle pourrait compter sur eux. Richard était surmené à l'hôpital, sans compter les trajets. En plus des interventions les plus délicates, il gérait son équipe, supervisait l'approvisionnement en matériel et en médicaments. Il y avait beaucoup de paperasse et il devait procéder à un certain nombre d'arbitrages. Tout était une question d'ajustements, selon lui.

Hélène n'aimait pas être oisive. Elle avait toujours un livre à la main, en même temps qu'elle touillait une soupe en vue du dîner. Elle tricotait une brassière pour le futur bébé. Elle lui avait aussi brodé des chemisettes. Elle n'était pas aussi habile que sa sœur. Agnès avait de l'or dans les mains et lui avait fabriqué un mobile avec des oiseaux en origami et des baguettes de bois, l'ensemble était très original et gracieux. Sa jeune sœur restait pour elle un mystère. Elle ne lui connaissait aucun petit ami. Elle se demandait parfois si elle ne préférerait pas les filles. Avec Mai 68, les mœurs s'étaient libérées. Hélène était passée à côté de ce tourbillon. En dépit de ses trente ans, elle se sentait affreusement vieux jeu. Même sa mère était plus moderne qu'elle ! Et sa sœur, n'en parlons pas. Agnès vivait encore plus ou moins avec leurs parents, entre deux voyages au bout du monde. Hélène n'avait pas eu la bougeotte dans sa prime jeunesse. En croyante et bonne latiniste, elle avait visité Rome, la Toscane et Venise. Jeune fille, elle était allée à plusieurs reprises faire du voilier dans les Baléares et en Yougoslavie avec son frère, qui l'entraînait alors dans tous ses plans. Avec Richard, en huit ans de mariage, ils avaient déjà beaucoup déménagé. Ils avaient vécu à Bordeaux ainsi qu'à Limoges. À l'époque, elle brûlait de s'affranchir de ses parents et de leur montrer qu'elle pouvait se débrouiller sans eux.

Hélène s'arrêta à la boulangerie de la rue du Bois pour acheter deux baguettes. Elle préparerait des « sandwichs auocolat » comme les appelait la petite. Elle était contente de son déjeuner avec Richard. Avec les années, son mari embellissait. Elle l'avait mis à la diète sans qu'il s'en rende compte. Ils allaient courir ensemble le samedi matin. Elle avait été très sportive. Elle était élancée et avait tendance à maigrir dès qu'elle était exténuée. Dernièrement, elle avait pris du poids avec la grossesse, plus

que lors des deux précédentes. Son mari lui avait assuré la veille qu'il la trouvait magnifique ainsi. Pour le moment, la flamme ne s'éteignait pas, elle touchait du bois. Plus jeune, elle savait qu'elle n'était pas vilaine, loin de là, mais elle ne dégageait pas ce petit truc en plus qui rendait fous les garçons. Depuis toujours, elle avait une image trop lisse, bien qu'elle ait parfois des accès d'impatience, elle s'énervait sur les filles et juste après s'en mordait les doigts. Ces créatures étranges à qui elle avait donné vie et qui peu à peu développaient leur propre personnalité l'étonnaient chaque jour. C'était une lourde responsabilité de les élever. Dès leur plus jeune âge, Hélène leur avait lu des livres cartonnés. Elle avait songé à écrire pour les tout-petits, avant d'abandonner l'idée. À la place, elle avait appris à lire et à compter à Barbara, bien avant son entrée au cours préparatoire. Elle le ferait pour Raphaëlle si son troisième enfant lui en laissait le loisir. Son mari s'impliquait peu dans leur éducation. Mais il sentait lorsque ses limites étaient atteintes, sans qu'elle ait besoin de tirer la sonnette d'alarme. Lorsqu'elle avait ses terribles migraines, il les embarquait avec lui. Les filles revenaient trois heures après épuisées, avec plein d'aventures à raconter, les yeux brillants d'excitation.

Richard ne la tromperait jamais, elle en était certaine, même s'il gravitait au milieu d'un harem de jeunes infirmières et d'aides-soignantes. Les rares fois où elle lui rendait visite, elle tâchait de montrer qu'elle veillait au grain et se pomponnait. « Tu es fort élégante, ma bichette », lui avait-il d'ailleurs aujourd'hui lancé devant cette neurologue aux gros seins. Il l'appelait « ma caille », « ma gazelle », « mon hirondelle », se moquant de Rose qui abusait des surnoms animaliers. Les premiers mois de leur histoire, qui pourtant avaient été parfaits, la jeune fille avait eu des crises de panique, craignant qu'un jour il ne s'aperçoive qu'elle n'était qu'une coquille vide. C'était peut-être pour cette raison qu'elle s'était efforcée de se « remplir », en devenant mère très jeune. Comme si les enfants étaient la meilleure façon de retenir son époux. Mal dans sa peau, elle savait qu'elle était loin d'être aussi accomplie qu'elle l'aurait voulu. Elle avait été une enfant angoissée. Elle avait sucé son pouce jusqu'à ses douze ans. Excédée, sa mère lui avait bandé les doigts pour dormir.

Adolescente, elle avait été stressée pour ses notes, pour ses cours de danse, inquiète de ne pas intéresser les garçons, inquiète de trop les intéresser. Elle avait tenu à rester vierge jusqu'à rencontrer le grand amour. Elle s'était finalement offerte à un copain de Gabriel. Elle avait été furieuse quand il l'avait ignorée dès le lendemain. Elle s'était juré de ne jamais recommencer. Deux ans plus tard, elle devait sa rencontre avec son futur mari à son frère. Richard était le cousin de l'étudiante que cet idiot de Gabriel avait mise enceinte. Pour la première fois, Hélène avait eu honte de son frère. Après d'âpres discussions, ses parents l'avaient convaincu de reconnaître la petite Louise, à défaut de demander la main de la jeune Christine, qui n'avait représenté pour lui qu'une aventure passagère.

Quelques années plus tard, alors qu'il secondait son père, Gabriel avait rencontré Anne-Sophie. La jeune femme, de six ans de plus que lui, était une ancienne jeune prodige, qui se produisait désormais en solo. De fil en aiguille, sa carrière de pianiste était vite devenue internationale – d'ailleurs, Rose et Albert avaient d'ores et déjà prévu d'acheter un nouveau piano pour leur résidence secondaire. Hélène se demandait comment leur couple s'en sortait. Son frère et Anne-So leur avaient rendu visite une quinzaine de jours auparavant, et sa belle-sœur lui avait tenu des propos inquiétants après avoir abusé du char-donnay. Quant à Gaby, il ne semblait pas ravi du projet immobilier de leurs parents, leur reprochant de jeter leur argent par les fenêtres. La villa devrait être entièrement prête pour les vacances de Noël. Le couple reviendrait pour le déménagement et sûrement aussi pour les fêtes. Ce serait le plus simple, Hélène ne serait probablement plus capable de se déplacer.

La jeune femme arriva au niveau du bois. Le sol était déjà tapi de feuilles, l'automne pointait son nez plus tôt que prévu. Elle ne souhaitait pas que les saisons défilent, pour continuer à savourer cette joyeuse période d'attente. Pour quelqu'un qui n'avait pas le permis de conduire, la station balnéaire était idéale. Tout était accessible à pied : les écoles, la plage, le marché, les commerces de proximité et même la gare. Le samedi, le couple faisait le plein dans le supermarché du coin. Hélène prenait le train jusqu'à Saint-Nazaire ou même Nantes pour

acheter de nouvelles tenues à l'ensemble de la famille. Cependant c'était dans la mercerie de la promenade qu'elle avait déniché le tissu et les galons pour les rideaux de la chambre de l'enfant qu'elle portait.

Elle ouvrit la porte donnant directement sur la rue de Verdun. Elle trouva sa mère dans le rez-de-jardin avec ces fenêtres rondes, qui faisait le cachet de la maison. Complètement absorbée par sa lecture, Rose avait oublié d'allumer le plafonnier.

— Ah, tu m'as fichu une de ces frousses ! s'écria cette dernière. Je ne t'ai pas entendue arriver. Je suis en train de lire un article passionnant sur l'histoire de l'avortement.

— Je suis rentrée plus tôt, je vais pouvoir m'occuper de la sortie d'école. Au fait, mon médecin était très content, il m'a juste conseillé de me nourrir davantage. Et j'ai acheté...

Sa mère s'était levée. Elle défroissa son tailleur et réajusta son chignon.

— Tu me montreras ça plus tard. Si tu es là, je vais essayer de coincer l'artisan pour le toit.

— Tu es passée chez le notaire ?

— J'ai pu avancer le rendez-vous, dès que les fonds de la succession de mes parents ont été débloqués.

— Papa a prévu de revenir bientôt ?

— En tout cas, moi je suis là, profite-en.

— Je ne fais que ça. Mais je peux me débrouiller sans toi.

— Je le sais bien... Tu n'as jamais eu besoin de moi, répondit sa mère en l'embrassant sur le front.

Rose s'était levée, avait glissé son journal dans son sac, ainsi qu'une enveloppe :

— Aujourd'hui, j'ai écrit à ma sœur.

— Il faudrait que je l'appelle, tu m'y fais penser, dommage qu'on n'ait pas encore le téléphone.

— Ma fille, si j'ai pris la peine de pondre une longue lettre à ta tante, c'est que je ne peux la contacter autrement, d'autant qu'elle n'a pas encore droit aux visites.

— On peut lui envoyer des livres ?

— Je pense que oui, c'est une excellente idée. Il faut dire que tu as du temps à tuer maintenant.

— Si on veut... Je prépare le goûter et les affaires de plage, et je file.

— Pense à te reposer quand même.

— Faut savoir, j'ai trop de temps ou pas assez ?

— Assez pour t'ennuyer, pas assez pour toi ! C'est la vie des femmes au foyer. C'est pour ça que j'ai toujours voulu travailler.

— Je suis juste en congés...

— Vous n'avez pas encore de téléviseur ? J'aurais bien regardé *Apostrophes* ce soir.

— Non, il a déjà fallu qu'on achète un lave-linge. La prochaine priorité, c'est France Télécom.

— On peut vous aider avec ton père, même si on a beaucoup de dépenses.

— Non, Maman, ça ira ! Richard gagne très correctement sa vie. C'est juste que le déménagement a entraîné plus de frais que prévu.

— On discutera finances un autre jour. À plus tard !

Et sur ce, sa mère la planta. Hélène était pressée que ses parents puissent loger dans leur résidence secondaire. Elle avait quitté leur giron depuis neuf années, et avait toujours eu une préférence pour son père.

À 16 h 30, elle alla chercher ses filles à leurs écoles respectives. Bientôt, elle le ferait avec le landau qu'elle avait ressorti et nettoyé en prévision. La veille, Barbara avait demandé à rentrer seule. Son aînée avait une telle soif d'autonomie. « Je t'aiderai promis, Maman, avec le bébé, lui déclarait-elle régulièrement, l'air décidé. Pour Raphaëlle, j'étais petite. Je suis grande maintenant ! »

Au moment où la plus jeune se jeta dans ses bras, elle entendit Barbara s'exclamer :

— Mamirose ! Mamirose !

Hélène eut une seconde d'agacement. Elle avait pourtant été claire. Son aînée sauta au cou de Rose.

— Je vous ai acheté des gaufres, mes petites truites, s'exclama sa mère.

— Maman, soupira-t-elle, j'ai préparé les goûters juste devant toi...

— Oh, arrête de jouer les rabat-joie ! L'artisan était sur un chantier. De toute façon, je dois me dépêcher si je ne veux pas rater mon train.

Hélène se radoucit, en découvrant la valise de sa mère.

— Je ne savais pas que tu partais aujourd'hui. Tu veux qu'on t'accompagne ? Que je t'appelle une voiture ?

— Marcher est bon pour la circulation sanguine. Je regarderai la fin de Pivot chez ton frère ce soir.

— Tu reviens bientôt ? demanda Barbara, avec ses grands yeux pleins d'espoir. On n'a pas fini d'écrire l'histoire qu'on a commencée hier.

— Tu es capable de continuer toute seule. Je te promets de revenir très vite. Maintenant, j'ai les clefs. Je te ferai visiter.

— La belle maison que tu m'as montrée ?

— Oui, mon agnelle.

Barbara battit des mains. Hélène serra les dents de mécontentement. Une fois de plus, sa mère avait manigancé dans son dos.

— Prends soin de toi jusqu'à mon retour, ma grande. Et au revoir mes souriceaux !

Rose s'éloigna dans son tailleur fuchsia. Elle était toujours élégante et parfumée, changeant chaque jour de foulard et de collier. Du haut de son mètre soixante, cette femme menait son monde par le bout du nez.

— On va se baigner ? demanda Raphaëlle, en tirant sur le pantalon de grossesse de sa mère.

— Tu as du sucre glace partout, coquine ! On va vérifier qu'elle n'a pas trop refroidi depuis hier. Qu'est-ce qu'il y a, Barbara ? Tu en fais une drôle de tête.

— Je suis triste que Mamirose s'en aille...

— Tu as entendu ce qu'elle t'a dit ? Mamie tient toujours ses promesses.

Après la sortie des classes, elles allaient souvent goûter sur la plage. Hélène, elle, se contenterait de son Thermos de thé. Elle avait arrêté le café pour le moment. Et puis elles iraient se baigner, c'était excellent pour la santé et le moral. Son aînée savait déjà nager. Hélène les avait emmenées toutes les deux aux bébés nageurs. Sa plus jeune s'avérait téméraire, même si

elle ne prenait jamais de risques insensés. « Je peux le faire » était sa phrase préférée. C'était une belle vie que son mari leur offrait. Au début, elle avait craint de se retrouver isolée. Elle était restée en contact avec ses deux amies de lycée. Sabine avait séjourné chez eux quelques jours fin juillet, avant de partir pour un contrat de deux ans à La Réunion. Hélène avait essayé de sympathiser avec d'autres mamans d'élèves, mais chaque fois ses fillettes l'entraînaient vers l'océan. Elle avait organisé un goûter pour l'anniversaire de sa cadette, auquel peu d'enfants conviés s'étaient déplacés.

L'enfant qu'elle portait lui paraissait si calme par rapport à ses sœurs. Il la laissait dormir la nuit, lui donnant juste des coups de pied de temps à autre, histoire de la rassurer. Avec un médecin à la maison, Hélène n'avait jamais ressenti d'appréhension pour ses filles. Richard lui avait déjà demandé si elle ne l'avait pas choisi pour ça. Elle avait farouchement nié, cependant il y avait un fond de vérité. Elle avait tout de suite aimé son côté nounours, doux et attentionné, et il n'avait rien d'un coureur, contrairement à son frère et ses copains. À l'inverse, son père était un modèle pour elle. Au bout de quarante ans de mariage, il semblait toujours autant éperdu d'amour pour Rose qui avait tendance à le rembarrer : « Arrête tes sucreries, lui lançait-elle souvent, viens plutôt m'aider à la cuisine » ou « Si tu t'ennuies, va remettre un clou au Klimt, il menace de nous tomber sur la tête. » Au fil des ans, ses parents avaient acheté des lithographies d'artistes. La jeune femme sourit dans le vague, sa mère était un drôle de numéro et Albert, un doux rêveur souvent distrait.

Le bébé serait un petit Capricorne, lui avait indiqué Colette, férue d'astrologie. Lorsqu'elles avaient vingt ans, son amie l'avait entraînée chez une voyante. Hélène y était allée à reculons. Lorsqu'elle lui avait lu les lignes de la main, la vieille femme avec ses châles violets et noirs, ses breloques aux poignets et aux chevilles, lui avait doucement refermé la paume, en lui lançant énigmatiquement : « Je vois beaucoup de fleurs, et une montagne au bout du monde. Pas besoin de me payer, ma jolie dame. » Hélène avait insisté pour lui laisser un billet, puis était

DANS LA MAISON D'ÉTÉ

ressortie en frissonnant. Cela faisait dix ans maintenant. Elle ignorait toujours ce qu'avait aperçu la cartomancienne. En tout cas, il s'avérait qu'elle s'était complètement fourvoyée sur l'avenir de son amie Colette.

OHÉ MATELOT !

Albert (61 ans) – 11 novembre 1980

Albert fit le tour de sa nouvelle propriété, même si c'était un grand mot pour qualifier le jardin de huit hectares, qui n'avait rien à voir avec celui qu'il avait conçu et planté pendant plus de trente ans au bord de la Mérantaise, cette petite rivière qui traverse Gif-sur-Yvette. Ils étaient arrivés au Pouliguen l'avant-veille pour vérifier l'avancée des travaux. La première nuit, ils avaient dormi chez leur gendre et leur fille aînée. Hélène avait insisté pour leur laisser leur chambre. La nuit suivante, ils avaient préféré loger chez Odile, une dame fort sympathique qui leur avait raconté les derniers potins de la station. Rose estimait qu'elle s'était déjà trouvé une copine. Elle savait se montrer très liante – parfois un peu trop au goût d'Albert – quand elle le décidait. À l'inverse, elle pouvait se refermer comme une huître et ne montrer aucune diplomatie.

Hélène lui avait paru en pleine forme, mais il ne fallait pas qu'ils présument de ses forces. Albert avait longtemps recueilli ses confidences. Plus jeune, elle avait souffert de nombreux complexes, s'avérant affreusement timide. Elle semblait désormais épanouie et avait moins besoin de lui, trouvant en Richard son âme sœur. Il fallait reconnaître que son gendre était un homme parfaitement équilibré et en tout point parfait. Un bon mari et un super-papa. Pour sa part, même s'il avait tâché d'être un père aimant et attentif, Albert devait reconnaître qu'il n'avait pas été très patient lorsque ses enfants étaient petits. Il avait

surtout manqué de temps, plongé dans son travail. Aujourd'hui il était heureux que son fils le seconde. Au début, ça ne s'était pas fait sans heurts. Gabriel s'était retrouvé sur le carreau, en lâchant médecine au cours de sa première année. Albert l'avait engagé sans diplôme et formé sur le tas. Le jeune homme avait vite progressé, bien obligé de gagner sa vie. En plus de la pension alimentaire qu'il devait verser pour Louise, il avait vite emménagé avec sa charmante épouse. Peut-être était-il plus ambitieux que lui, mais lorsque Albert avait démarré dans l'aménagement de parcs et de jardins, il était le seul sur le créneau et avait eu son heure de gloire dans la région parisienne. Il était plus poète que pragmatique. Son fils se souciait plus de rentabilité et de marge. Ils se complétaient. D'autant que, contrairement à Albert, Gaby avait un bon coup de crayon.

— Chéri, tu viens, on profite de la marée basse pour aller au bourg ? l'interpella Rose.

Albert se retourna et fut enchanté par le spectacle que son épouse lui offrait. Elle était particulièrement resplendissante avec ses boucles d'oreilles en forme de papillons, son rouge à lèvres carmin et son bronzage qu'elle avait miraculeusement conservé. Elle avait retrouvé son sourire et riait de nouveau. À la mort de ses parents dans un stupide accident de la route en mai (son père avait pris l'autoroute à contresens et percuté un camion, alors que cela faisait des mois qu'on les suppliait de ne plus conduire), Rose avait remisé sa tristesse, pour être dans l'action, se chargeant des obsèques et de la succession, portant sa sœur à bout de bras. Après l'enterrement, Violette était venue passer quelques semaines qui s'étaient transformées en mois à Gif-sur-Yvette. Pour ne pas la bousculer, Rose avait tardé à lui parler des grands chamboulements qui s'annonçaient. Et puis début septembre, Violette était partie sur un coup de tête rejoindre son petit ami à Montpellier, et ça s'était mal terminé. Ce malotru avait mis un terme à leur liaison, et elle avait avalé tout ce qui lui était tombé sous la main. Elle s'en était sortie avec un lavage d'estomac. À peine réveillée, elle avait menacé de recommencer ou de se tailler les veines pour ne pas se rater. C'est alors qu'ils avaient pris la délicate décision de la placer dans

une clinique. Rose paraissait rassurée depuis que sa sœur était internée, même si elle n'aimait pas que l'on emploie ce terme.

De son côté, au cours de ces derniers mois, Albert avait bien morflé. Il aurait préféré ne jamais tomber sur les lettres de cette enflure de J., ce vieux beau pédant qui avait failli lui voler sa douce. Il avait eu peur cette fois de perdre la femme de sa vie, à un moment où elle était particulièrement vulnérable. Jusqu'à présent, il avait fermé les yeux, mais là ils avaient été obligés d'en parler après quelques nuits d'insomnie. Cela n'avait pas été une partie de plaisir. Il avait sommé Rose de choisir et il avait remporté la bataille.

— Tu as entendu ce que je viens de dire, Albert ?

— Je suis tout ouïe, répondit-il, même si cela faisait un moment qu'il avait décroché.

Rose semblait métamorphosée avec ce projet de maison de vacances. Elle n'arrêtait pas de lui parler de toutes ses idées d'aménagements et, comme souvent, il ne l'écoutait que d'une oreille, acquiesçant de temps à autre, perdu dans le flux de ses pensées qui dérivait.

Après le marché où ils se contentèrent de flâner, ils s'arrêtèrent boire un thé sur la promenade du port. Il pourrait se plaire ici, c'était juste que cela avait été un crève-cœur de devoir quitter sa maison en meulière et son royaume végétal de l'Essonne pour s'enfermer dans un appartement parisien. Le regard d'Albert se perdit sur le chenal.

— Ma Rose, tu crois que je pourrais m'en acheter un ?

— Un quoi ?

— Un bateau.

— Ben oui, je te l'ai promis, mon gardon chéri. À condition qu'il soit de taille raisonnable !

— Je vais commencer à regarder les annonces.

— Il faudrait déjà que tu aies le permis. On va prendre des renseignements après si tu veux.

— Je préférerais finir de m'occuper des plates-bandes.

— Albert, tu ne vas pas t'esquinter la santé, tu n'as plus l'âge. J'ai trouvé les coordonnées d'un jardinier dont on m'a dit le plus grand bien.

— Je l'appellerai peut-être.

— Il vient cet après-midi.

— Mais...

— C'est non négociable, Albert. Je ne veux pas que tu t'esquintes le dos. Tu n'as plus vingt ans.

— Je suis en forme.

— Je sais, mon bel étalon... Garde tes forces pour autre chose, veux-tu ?

— Rose, tu exagères ! rit sous cape Albert.

— Je suis ta petite femme coquine. À défaut d'un bateau, je t'ai acheté une bricole.

Elle sortit d'un sac en papier une casquette de capitaine.

— Tu es sûre ?

— Essaie-la au moins... (Albert s'exécuta.) Tu es très beau, mon amour.

Il se sentit rougir, à son âge c'était ridicule.

— Merci !

— J'ai un miroir de poche. Regarde-toi.

— Oui, c'est pas mal... Je suis désolé, moi je n'ai rien pour toi.

— Oh que si... tu as accepté qu'on achète cette maison.

— Je n'ai pas vraiment eu le choix.

Elle lui tapota le bras.

— Que tu es bête ! Il y avait le délai de rétractation, on pouvait casser la promesse de vente. Il suffisait de raconter qu'on n'avait pas les fonds...

Que n'aurait-il pas fait pour cette femme !

LES CARTONS

Louise (11 ans) – 18 décembre 1980

Louise voyagea dans la Volvo d'Albert. Le midi, ils s'accordèrent une longue pause dans le centre du Mans. Elle était heureuse de partager cette aventure avec ses grands-parents. Avant le dîner, ils passèrent en vitesse à la nouvelle maison de vacances qui ressemblait à un château. Les artisans finissaient de poser les volets roulants. Louise n'en crut pas ses yeux. La villa avait dû coûter une fortune. Son père Gabriel disait que c'était une hérésie de s'être séparé de l'endroit où ils avaient grandi, de placer tout leur fric dans cette acquisition. D'après lui, Reiss & Fils nécessitait de nouveaux investissements, notamment en matière d'informatique et de communication, Louise n'avait pas compris ce que cela signifiait. Sa belle-mère, elle, avait l'air de s'en ficher. Anne-Sophie avait une attitude suspecte ces derniers temps. L'adolescente avait des antennes et se demandait si cette dernière n'avait pas un amant. Elle ne savait plus dans quelles circonstances elle avait appris ce terme.

Un jour où Louise avait piqué une crise de nerfs alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, sa mère lui avait lancé qu'elle n'était qu'un « accident », fruit d'une soirée de beuverie. La pré-adolescente essayait souvent de contenir ses colères, sans toujours y parvenir. Elle prenait tellement sur elle lorsqu'elle était chez son père qu'à son retour sa maman payait les pots cassés. Il y a quinze jours, elle avait fouillé dans les affaires d'Anne-So. Elle n'avait pas trouvé de lettre compromettante, mais était

tombée sur la notice d'un test de grossesse. Cela ne l'inquiétait pas outre mesure. L'arrivée de son demi-frère, cinq ans plus tôt, n'avait pas changé la donne. Maintenant que Hugo était plus grand, elle pouvait jouer avec lui. Ce n'était pas tous les jours marrant d'être fille unique.

Après avoir dîné tôt dans une crêperie du port, ses grands-parents la déposèrent chez Hélène et Richard, avant d'aller à l'hôtel. Ces derniers ne la considéraient plus comme une petite fille. Elle avait eu ses règles prématurément pendant sa classe verte au début du CM2. Sa mère était tellement godiche qu'elle ne lui avait rien expliqué, malgré sa formation en médecine. Richard lui installa un matelas dans la pièce destinée au futur bébé. Louise s'amusa avec ses cousines. Décidément, Raphaëlle était à croquer avec sa crinière blond-roux indisciplinée, ses yeux mordorés, son léger zozotement, et elle se laissait cajoler. Louise n'aurait jamais avoué qu'elle était en manque de câlins. Sa mère se consacrait désormais corps et âme à ses recherches, travaillant sur des virus tous plus horribles les uns que les autres.

Le lendemain matin, lorsque Louise arriva dans l'impasse, le camion était en train de se garer. Les trois déménageurs, des hommes relativement costauds, déplacèrent d'abord les meubles. Une partie provenait de la maison de Gif-sur-Yvette, l'autre, de l'appartement des parents de Mamirose. Louise ne les avait pas bien connus. Un moment, l'enfant s'était demandé si c'était parce qu'elle était une « bâtarde ». À l'école, elle racontait à qui voulait l'entendre que ses parents avaient divorcé, parce qu'ils étaient « modernes », alors que sa mère était la personne la plus conventionnelle qu'elle connaissait. Toutes deux avaient vécu chez ses grands-parents maternels jusqu'à ses quatre ans, ils s'étaient occupés de Louise avant qu'elle n'entre à l'école, et elle en gardait un mauvais souvenir. Et puis, sa mère s'était affranchie et avait trouvé un petit logement aux portes de Paris, à une dizaine de stations de métro du cinq-pièces de Gabriel.

Louise se réjouissait de voir ses cousines plus souvent. Pour son père, « la famille était ce qu'il y avait de plus important », même s'il travaillait sans relâche. Albert, longtemps son supérieur hiérarchique, ne plaisantait pas dans le cadre de son travail.

— Attention, bon Dieu de bon sang, c'est fragile ! s'exclama ce dernier. C'est une chaîne hi-fi toute neuve !

Il contrôlait le déchargement, tandis que Rose indiquait l'emplacement des meubles et des cartons. Louise les avait aidés à les étiqueter, utilisant un code couleur élaboré. Sa grand-mère l'avait félicitée, et lui avait promis qu'elle aurait un petit billet. Il y avait beaucoup de caisses de romans (Mamirose passait son temps à lire) et de disques (Papibleu possédait une collection impressionnante de 33-tours).

Agnès lança de la musique sur sa radio portative. Surexcités, Hugo, Barbara et Raphaëlle se mirent à danser. Une heure auparavant, leur jeune tante avait fait une arrivée remarquée, à l'arrière d'une moto, conduite par un permissionnaire blondinet aux yeux clairs. Il ressemblait un peu trop à un Boche au goût de Louise. Une partie de sa famille maternelle avait fini dans les chambres à gaz, elle l'avait appris récemment. Depuis, elle n'arrêtait pas de s'intéresser à la Seconde Guerre mondiale. Elle avait demandé à ses grands-parents paternels de lui raconter et ils avaient botté en touche.

Mamirose héla les déménageurs :

— Vous pouvez déposer les cartons plus légers dans la cour, on va s'en occuper.

Visiblement, sa grand-mère en avait marre d'entendre leurs blagues graveleuses. Ils seraient plus tranquilles entre eux. Elle tenait à ce qu'ils passent une première soirée tous ensemble.

— Je pourrais rester dormir, s'il vous plaît ? les supplia Barbara, tandis que Raphaëlle éclatait en sanglots, ne voulant pas quitter leur maman.

Si la fillette avait cherché leur compagnie toute la journée, dès que la nuit était tombée, elle s'était réfugiée dans les jupes d'Hélène. Sa cousine avait une phobie des loups-garous et ce bêta de Hugo lui avait raconté que le jardin en abritait un énorme spécimen.

LA VIE EST UNE FÊTE

Agnès (22 ans) – 18 décembre 1980

Agnès se souviendrait longtemps de ce drôle de déménagement. Peut-être parce qu'il fut filmé et qu'elle visionnerait la vidéo à plusieurs reprises. L'ambiance était électrique. Son frère Gaby n'y mettait pas du sien et trouvait à redire sur tout. Sa sœur Hélène ne pouvait pas aider dans son état. Elle s'assura néanmoins que les travailleurs aient de quoi boire et manger. Elle eut la mauvaise idée de déléguer à Louise le soin de surveiller les enfants. Ils les eurent sans cesse dans les pattes. Heureusement, les déménageurs firent preuve d'efficacité. Ses parents avaient en tête le plan des pièces, et ne perdirent à aucun moment leur calme. Anne-Sophie, pour la millième fois, lui demanda si elle était certaine de ne pas vouloir d'enfant plus tard. Son entourage attendait d'Agnès qu'elle se marie, se range, se case, trouve un vrai travail, fasse de vraies études. Elle n'avait que vingt-deux ans, bordel. Elle s'était inscrite aux Beaux-Arts après deux années sabbatiques où elle avait beaucoup voyagé. Elle était en train de placer la vaisselle dans le vaisselier qu'elle avait toujours connu chez ses grands-parents quand sa sœur la tira de ses pensées :

— Préviens Richard ! Je viens de perdre les eaux.

À la fin de cette longue journée, sa sœur ressentit les premières contractions. Il y eut un moment d'affolement. Elle embrassa ses filles à la sauvette. Richard les rassura, ils seraient bientôt de retour, elles allaient continuer à s'amuser avec leurs

cousins. Rose se proposa de les accompagner à la maternité, mais Hélène assura qu'elle serait plus utile ici. Le couple partit dans la précipitation, ils eurent juste le temps de passer chez eux préparer une valise pour la maman, une autre pour l'enfant pressé de naître.

Le reste de la famille Reiss finissait de dîner d'un repas froid – la bonbonne de gaz n'avait pas encore été livrée –, lorsque Pierrot débarqua. On ne lui adressa aucun reproche, à part Gabriel :

— Argh ! C'est facile de se pointer, maintenant qu'on s'est tapé des centaines de cartons.

Son cousin se bouffait les ongles, tenait des propos incohérents, la jambe tremblante. Albert rangea sa caméra. Les enfants furent invités à monter dans ce qui deviendrait le dortoir. On s'arrangea pour les mettre devant une cassette vidéo pour les occuper, un Disney probablement. Ils ne se rendirent compte de rien, sauf peut-être Louise. Albert demanda à son neveu d'arrêter de gesticuler et de bien vouloir s'asseoir. Agnès lui proposa un verre d'eau, qu'il refusa en ricanant. Rose lui fit couler un bain pour se délasser, puis partit chercher une serviette en éponge dans les malles de linge.

— Je suis super-détendu, Tantie, répétait-il bêtement.

— Arrête tes sottises et va te coucher, le rabroua Rose. Y a pas idée de se mettre dans un état pareil ! C'est un chagrin d'amour, c'est ça ?

— J'ai envie de me baigner. Vous venez ?

En repensant à cette scène des années plus tard, Agnès en aurait des frissons. Elle reverrait Pierrot, plus qu'un cousin, son ami, son âme sœur, son jumeau, entrer dans l'océan de décembre. Son petit copain – elle avait oublié son prénom depuis – et Gabriel le suivirent dans son délire. Ils avaient bu pas mal de bières après l'effort physique de la journée. Ils se baignèrent à poil dans la nuit noire.

— Attention aux rochers ! s'égosilla Gaby comme un goret. Je me suis éraflé.

L'eau gelée eut le mérite de dessiller Pierrot :

— Qu'est-ce que vous branlez ? On va attraper la mort !

Les quatre jeunes gens rentrèrent se sécher. Albert avait préparé un feu dans la vieille cheminée, le premier d'une longue série de flambées. Une épaisse fumée grise ne tarda pas à envahir la pièce principale. Personne n'avait pensé à appeler un ramoneur. Ils ouvrirent en grand les portes-fenêtres et s'installèrent sur la terrasse. Du haut de ses sept ans, Hugo descendit leur demander s'il fallait appeler les pompiers. On avait oublié les enfants avec toutes ces histoires. Pendant sa longue insomnie, Agnès croisa sa mère installée dans le rocking-chair devant la chambre du rez-de-chaussée où ronflait Pierrot, pour être sûre et certaine qu'il ne décampe on ne sait où au milieu de la nuit.

Au petit matin, Richard arriva avec la bonne nouvelle et des croissants. Camille était un garçon de 2,6 kilos. Les gamines firent une danse de la joie dans le salon. Quelques heures plus tard, on les emmena voir le nouveau-né à la maternité. Héléne les accueillit, les traits tirés et un sourire bienheureux aux lèvres.

— Regardez votre petit frère, comme il est beau ! lança-t-elle à ses deux filles.

Agnès trouva l'enfant magnifique, mais minuscule, contrairement à ses autres neveux et nièces.

Gabriel et Anne-Sophie étaient déjà repartis. Son père regagna Paris dans la journée, il avait encore quelques réunions. Il avait du mal à lâcher ses dernières activités. Il avait promis de les arrêter avant l'été, les déléguant progressivement à son fils. Si la saison n'était pas prompte aux plantations, les contrats avec les collectivités se signaient souvent en fin d'année. Richard non plus n'était pas en mesure de s'octroyer des congés avant les fêtes. Il avait des opérations délicates programmées, la plupart de ses patients ne pouvant se permettre d'attendre. Sur un coup de tête, Agnès décida de rester auprès de sa mère pour la seconder. Elle raterait quelques cours, ce n'était pas la mort. Son copain s'était sauvé, il lui avait balancé qu'il s'était bien « marré », qu'elle avait « une famille de tarés, dans le bon sens du terme ». Puis il lui avait lâché que sa fiancée l'attendait à Versailles. Agnès n'avait rien compris, deux jours auparavant, dans un moment d'égarement, elle lui avait avoué ses sentiments. Il lui avait répondu d'un ton désinvolte : « Moi aussi,

mon chou, moi aussi. » Elle avait voulu y croire. Elle ne donnerait plus son cœur au premier venu, continuerait à être fri-vole. Pierrot et elle se rejoignaient là-dessus. Le lendemain du déménagement, contrairement à elle, son cousin s'était réveillé comme une fleur. À peine habillé, il s'était éclipsé pour chercher des roses pour sa tantie et s'excuser de son comportement de la veille – c'était un gag récurrent, une « rose pour la plus belle des roses ». Dans la foulée, il avait enfourché sa moto pour rendre visite à Hélène et au bébé à Saint-Nazaire, avant de partir pour de nouvelles aventures. Le jeune homme de vingt et un ans restait mystérieux sur sa vie privée. Elle le soupçonnait de plutôt aimer les garçons, sans en avoir la moindre preuve.

Pendant que les petites étaient à l'école, la jeune fille aida sa mère à finir de vider les cartons et à placer les tonnes d'ouvrages dans les différentes bibliothèques. Puis elles s'attelèrent au menu des festivités. Elles préparèrent du foie gras maison et des terrines de poisson. Rose confectionna les treize desserts de Noël, une tradition de la famille du côté de son père. Pour le reste, les deux femmes commenceraient à étalonner leurs achats et établir des listes. Elles iraient acheter des huîtres et des coquilles Saint-Jacques à la criée du Croisic au dernier moment. C'était la première fois depuis longtemps qu'elles se retrouvaient en tête à tête. Normalement, Albert jouait les tampons entre ces deux personnalités inflammables. Agnès n'était pas près d'oublier les mots maternels en cette fin de matinée du 24 décembre 1980, avant que le reste de la famille ne rapplique :

— Viens te poser, mon chat !

— C'est moi, ton chat ?

— Mais oui, ma bécasse ! On a bien mérité une pause. Tu me sers un whisky ? La bouteille est cachée dans le placard du haut, y a les verres à côté. Tu sais, j'ai adoré partager ces derniers jours avec toi. Reviens quand tu veux. Cet endroit est aussi à toi. Je tiens à ce que tu le saches. Ton frère et ta sœur sont déjà installés avec leurs petites familles. Toi, tu as ton talent et du cœur à l'ouvrage. Tous les chemins de vie ne se ressemblent pas. Tu n'as pas à te sentir obligée de quoi que ce soit. Ce garçon t'a rendu un service. Il n'en valait pas la peine,

crois-moi. D'ailleurs, tu as vite séché tes larmes. C'est certain, l'orgueil en prend un coup. Ne t'encombre pas avec la rancœur. Tu as tellement de pays à visiter, si c'est ça qui t'attire, d'œuvres à réaliser, si c'est ça qui te plaît. Ne demande la permission à personne, personne ne te la donnera. Et je serai toujours là pour toi, comme un port d'attache, un point d'ancrage. (Agnès éclata de rire, devant son ton presque cérémoniel. Ça ne lui ressemblait pas, cette longue tirade, ce soudain épanchement.) Ne te fiche pas de moi ! continua sa mère. Je suis on ne peut plus sérieuse. Ces dernières années, j'ai accordé beaucoup de temps à mes petits-enfants, mais tu passeras toujours devant. Tu es ma fille.

Agnès eut soudain les larmes aux yeux. Sa mère et elle avaient traversé des moments compliqués, la jeune fille lui avait mené la vie dure.

MA COUSINE PRÉFÉRÉE

Hugo (7 ans) – 24 décembre 1980

Leur R9 rouge se gara dans l'impasse. Il y avait déjà la Volvo noire de Papibleu, la 2CV d'Agnès. Hugo connaissait les modèles de voiture sur le bout des doigts. Dans le jardin, il découvrit l'immense pin décoré de guirlandes lumineuses. Il sauta dans tous les sens :

— C'est grandiose ! J'adore Noël !

— Calme-toi ! Je te préviens, Hugo, je vais finir par m'énerver ! cria son père.

— Tu t'es déjà mis en colère, je te ferais dire.

— Il n'a pas tort sur ce point, rétorqua sa mère.

— Oh, Anne-So, tu ferais mieux de ne pas la ramener. Tu m'as laissé tout le sale boulot. Comme d'habitude.

L'enfant s'était déjà fait gronder à plusieurs reprises. Ce n'était pas de sa faute s'il était surexcité, quelle idée aussi de lui donner du Coca la veille de Noël. Il était tellement pressé de retrouver Barbara.

— Tu te souviens, mon chéri, tu vas rencontrer ton nouveau cousin, lui rappela sa maman pour la trentième fois. D'ailleurs, tu ne voudrais pas un petit frère ou une petite sœur, maintenant que tu es un grand garçon ?

— Oh, ne parle pas de malheur ! rigola Gabriel.

— C'est nul, les petits frères ou les petites sœurs, ils nous enquiennent toujours, renchérit Hugo.